

# SCÈNE OCCUPÉE

---

de Jean-Pierre DURU

---

## SCÈNE I

*Début de la pièce : sur scène, répétition d'une pièce de boulevard. En scène, Edouard et sa bonne.*

**La Bonne** : Monsieur va être servi.

**Edouard** : Comment ? Ce n'est pas encore prêt ? Mes amis vont arriver d'un moment à l'autre.

**La Bonne** : On fait ce qu'on peut. Vos amis ont l'habitude puisque ce sont les *habitués* de la maison. (*Pour elle mais assez fort, vers le public*). Ce sont les habitués de la bonne chère et ...de la chair fraîche.

**Edouard** : Que radotes-tu ?

**La Bonne** : Je disais que ces repas nous reviennent chers.

**Edouard** : Et à qui donc ? A toi, Bécassine ?

**La Bonne** : Oh, moi, pour ce que j'en dis. Après tout, c'est vous qui régalez. (*Sonnerie*).

**Edouard** : Ah ! Va donc ouvrir, pipelette, ce doit être ces Messieurs. (*Entrée de Lucien et Armand*).

**La Bonne** (*annonçant*) : Messieurs Lucien et Armand... (*à part*) Comme d'habitude. (*Lucien est un vieux beau et Armand est un jeune homme mais il traîne la jambe*).

**Edouard** : Comment allez-vous, mes amis ?

**Lucien** : En pleine forme. J'ai un de ces punches...

**Armand** : Ah, ne m'en parlez pas, Parrain. Moi, je souffre d'un lumbago, j'ai dû me coincer quelque chose en faisant un faux mouvement.

**Lucien** (*à Edouard*) : Comme je lui disais tout à l'heure « Quand j'avais ton âge, je gambadais, je virevoltais, je courais le guilledou sur 100 mètres en vingt secondes. » Aujourd'hui, notre jeunesse est coincée, courbatue, handicapée. Remarque, C'est tant mieux pour nous, mon cher Edouard, nous pouvons ainsi les supplanter auprès des jeunes et jolies femmes. (*A Armand*) De l'exercice, que diable ! Du sport !

**Armand** : Oh, le sport...

**Lucien** : Et toi, vieille canaille, pas d'anicroches, ni de bobos...

Edouard : Pas la moindre perturbation, mon cher. Tu ne m'enterreras pas de si tôt

**Lucien** : Parfait, parfait . C'est Madame qui doit être contente.

**Edouard** : Comment le sais tu ?

**Lucien** : J'imagine, j'imagine. Ah, le coquin, toujours bon pied bon œil. Mais Madame ne nous honore pas de sa présence ce soir ?

**Edouard** : Elle se prépare. Elle ne manquerait pour rien au monde nos soirées entre amis. Ah, la voici... (*Entrée d'Hélène*).

(*Lucien s'avance vers Hélène qui lui tend la main. Lucien baise la main d'Hélène*).

**Lucien** : Ma chère, quand le jour décline, vous êtes l'astre qui heureusement vient nous illuminer.

**Hélène** : (*A Lucien*) Vos compliments ne se renouvellent guère, cher ami, et finissent par nous lasser. Vous nous avez déjà fait part de cette platitude avant hier. (*voyant Armand se plaignant*) Mais Armand, qu'avez-vous donc, je vous vois fort mal en point.

**Armand** (*assis sur une chaise*) : Lumbago. Excusez-moi, Madame, mais je ne peux pas bouger, je me suis coincé.

**Lucien** : Ah, ces jeunes manquent de coup de rein...comme nous. N'est ce pas, Madame ? (*rires d'Edouard et de Lucien*).

**Hélène** : Si vous commencez, Monsieur, à nous régaler avec vos plaisanteries grivoises, je préfère dîner dans ma chambre.

**Edouard** : Allons, Hélène, c'était pour rire.

**Hélène** : Je n'apprécie pas les railleries des jaloux et des envieux.

**Lucien** : Qui est jaloux ?

**Hélène** : Mais vous ! Tantôt dans nos soirées vous vous moquez de la jeunesse d'Armand, tantôt vous ironisez sur la forme d'Edouard. Vous êtes jaloux. Car vous, à part vos rodomontades, qu'avez-vous à nous proposer ?

**Lucien** : Vous me gênez, Madame, je suis un homme d'honneur, et devant ces messieurs, je ne me permettrai pas...

**Edouard** : Allons, Lucien, laisse ta pudeur au vestiaire. Tu as été l'amant d'Hélène avant moi et tu crains qu'Armand ne le devienne. Voilà ce qui t'importune.

**Lucien** : Mais... pas du tout. Je ne te permets pas d'interpréter mes pensées. Je suis large d'esprit, mais...

**Hélène** : Mais étroit du portefeuille (*Edouard rit*).

**Lucien** (*à Edouard*) : Et que dirais-tu si Armand devenait l'amant d'Hélène ?

**Edouard** : Il est jeune, elle est jeune, cela me paraîtrait dans la nature des choses.

**Lucien** : « La nature des choses ». Comme tu y vas. (*péremptoire à Edouard*) Toi, tu as une maîtresse.

**Hélène** : C'est vrai, chouchou ?

**Edouard** : Mais non, quelle idée ! Je suis très heureux avec toi.

**Hélène** : Ah bon ! (*à Lucien*) Lucien, vous êtes incroyable. Vous voyez le mal partout. Vous auriez pu briser un couple qui s'aime (*entrée de la Bonne*).

**Lucien** : Oh, je ne vois pas si clair que ça. Je suis plutôt myope en amour. La preuve. Je n'ai pas vu Edouard arriver dans votre vie. Edouard, mon **bon** ami Edouard. Il a suffi que je me retourne, que je chausse mes lunettes et crac, il était déjà dans votre lit.

**La Bonne** : Madame, c'est servi.

**Hélène** : Dites donc, Aglaé, mesurez vos propos.

**La Bonne** : Je parlais du repas, Madame, pas d'autre chose.

**Hélène** : J'ai compris, j'ai compris. N'insistez pas. Nous allons passer à table.

**La Bonne** : Passer aux aveux.

**Hélène** : Qu'avez-vous ce soir, Aglaé, avez vous décidé de nous être désagréable ?

**La Bonne** : Ça m'a échappé, c'était pour faire un mot. C'était question de causer, quoi. Parce que nous, les domestiques, nous n'avons guère l'occasion d'avoir de la conversation (*elle sort fièrement*).

**Edouard** (*à Hélène*) : Vous l'avez froissée.

**Hélène** : Eh bien qu'attendez vous? Allez donc la consoler à la cuisine. Pauvre Aglaé, qui se permet d'être insolente à mon égard.

**Edouard** : Hélène !

**Armand** : Tout le monde a l'air bien échauffé ce soir. Ce doit être à cause de cette canicule. Il a fait 29 degrés à l'ombre. Vous rendez-vous compte ? 29 degrés ! Vous me direz, pour un mois de juin, cela paraît normal... mais quand même. Il fait plus chaud cette année que l'an passé à la même époque (*les autres le regardent, interdits. Armand répète un peu gêné*) 29 degrés ! Oui, oui, oui...

**Hélène** : Avez-vous d'autres informations d'importance à nous communiquer concernant la météorologie ?

**Armand** : Le baromètre est au beau fixe.

**Lucien** (*à Hélène*) : Quand je pense que ce crapaud barométrique... pourrait devenir votre amant.

**Hélène** : Je peux le transformer en prince charmant et lui donner un talent d'étalon à vous faire pâlir.

**Lucien** : Vous me taquinez, n'est-ce pas ?

**Hélène** : Bien sûr ! Mais je vois dans votre œil que le doute s'instaure. L'est-il ou ne l'est-il pas ? Voilà votre question !

**Edouard** : De quoi parlez-vous ?

**Hélène** : De l'être ou de ne pas l'être.

**Edouard** : Quoi ? Cocu ? Seul le ciel en décidera.

**Lucien** : Ah ça, c'est inouï. Tu accepterais d'être cornu sans réagir, avec fatalité. « La nature des choses ».

**Edouard** : Non, non, bien sûr, je me battrais...

**Lucien** : En duel ?

**Edouard** : Euh...

**Lucien** : Tel que je te connais, tu te battras... en retraite. Moi, je me suis battu pour garder Hélène. Ce fut la guerre entre nous trois.

**Edouard** (*à Lucien*) : Quelle guerre ?

**Lucien** : Comment ça, quelle guerre ? Vous ne vous êtes aperçu de rien ? Mais ce fut une guerre des nerfs, une guerre intérieure, une tempête sous mon crâne, un cyclone s'emparant de tout mon être. J'ai failli tuer Edouard par mégarde, l'écrabouiller de mon mépris, l'estourbir de mon dédain. Mais je fus magnanime.

**Hélène** : Vous aviez une autre maîtresse, vous me trompiez bien avant que je ne rencontre Edouard qui a été si gentil avec moi.

**Lucien** : J'ai pris une maîtresse par désespoir parce que je voyais bien, malgré ma myopie, qu'Edouard et vous... et que demain, Armand et vous...

**Armand** : (*répliquant vertement*) Mais pas du tout, je ne veux pas trahir la confiance que m'accorde mon parrain.

**Hélène** (*parlant bas à Armand*) : Hypocrite... et malin.

**Edouard** : Le brave garçon.

**Lucien** : Edouard, crois-en mon expérience, tu réchauffes un serpent dans ton sein.

**Edouard** : Et toi, vieux boa constrictor, je te connais. Actuellement tu n'as pas de conquête, aussi tu serais prêt à m'étouffer pour reprendre Hélène.

**Lucien** : Ah, Edouard, je suis ton ami et, jamais je ne ferai une chose pareille, moi.

**La Bonne** : Ça va être froid, maintenant.

**Edouard** : Allez viens, vieux compagnon. Allons porter un toast à notre belle Hélène. Pour qui la guerre entre nous trois n'a pas vraiment eu lieu. Heureusement !

**Lucien** : Mais puisque je te dis que c'était la guerre (*ils sortent*).

(*Hélène et Armand sont restés en retrait. Une fois Edouard et Lucien sortis, Hélène embrasse Armand fougueusement*).

**Armand** (*criant*) : Aïe, mon dos ! (*expliquant*) Je dû me froisser un muscle hier soir, en sautant de ta fenêtre.

**Hélène** : Mon pauvre chéri courageux. Demain, la porte sera ouverte, il va à son club de bridge avec Lucien. Oh, j'ai tant envie de toi maintenant !

**Edouard et Lucien** (*en coulisses*) : Alors, vous venez, ça va être froid !

**Hélène et Armand** : On arrive !

**Armand** : Demain, je te réchaufferai.

**Hélène** : Oh, oui, mon étalon. Sois brutal !

## SCÈNE II

(*Tout à coup NOIR sur scène*)

**André** (*dans le noir*) : Eh, bien, qu'est-ce qui se passe ? Rallumez !

**Voix de Maurice** : C'est pas possible. C'est une coupure d'électricité.

**Louis** : Qu'est-ce qui a sauté ?

**Voix de Maurice** : Rien. Ce sont les électriciens qui ont décidé de faire des coupures de courant tout au long de la journée. C'est la grève, quoi.

**Ginette** : La grève ? Quelle grève ?

**Voix de Maurice** : Ben, la grève générale. D'ailleurs, moi aussi, je vais arrêter de bosser ce soir. Je vais me mettre en grève comme les autres. Pour finir la répétition, je vous laisserai les herses.

**André** : Mais nous, nous jouons ce soir.

**Voix de Maurice** : Ça m'étonnerait, il y a un mot d'ordre de grève.

**André** : Comment ça ? Qui a décidé une grève alors que nous jouons ce soir ? Où est le directeur du théâtre ?

**Voix de Paul** : A Marseille.

**André** : Qui a répondu ?

**Voix de Paul** : Moi ! Je suis le régisseur.

**André** : Ah, oui. Dites-moi, régisseur, vous savez que nous devons jouer ce soir, ainsi que demain. (*Retour de la lumière. Les comédiens poussent un cri de soulagement*) Ah quand même ! Je disais que nous devons jouer, c'est réservé.

**Paul** : L'électricien est en grève, ainsi que le machiniste...et je ne sais pas ce que font nos habilleuses.

**André** : C'est le foutoir, la pétaudière. Et pourquoi, s'il vous plaît ?

**Paul** : Ben, c'est la grève.

**Maurice** : Avec occupation.

**Louis** : Vous allez occuper le théâtre ?

**L'électricien** : Eh oui, c'est notre lieu de travail. On fait grève sur le tas et le tas, c'est la scène.

**Louis** : Mais, vous nous empêchez, nous, de travailler. A cause de votre grève, vous empêchez le public de venir se divertir après une dure journée de travail.

(*Jacques, qui était dans le fond, intervient*)

**Jacques** : Quel public ? Les bourgeois qui viennent se divertir après leur dure journée de travail ou les ouvriers du bâtiment, les ouvriers agricoles, les cheminots ?

**André** : Et vous, qui êtes-vous ?

**Jacques** : Un ouvrier de la scène, un machino.

**André** : Eh bien, monsieur le machino, sachez qu'il n'y a qu'un seul public, celui qui aime le théâtre.

**Jean** : Le théâtre. Quel théâtre ? Celui où Edouard couche avec Hélène, qui a couché avec Lucien et qui couche avec Armand avant qu'Armand ne couche peut-être avec la bonne et, qui sait, avec Lucien ? C'est un théâtre où l'on ne s'intéresse qu'à ce qui se passe au-dessous de la ceinture. Nous jouons « mon cul sur la commode », mais nous le jouons avec chic... en caleçons à fleurs.

**André** : Oh, ça va, Armand... euh, Jean. Tu ne vas pas nous débiter encore ton fameux couplet sur le vaudeville. Figure-toi que ce théâtre-là, il te fait bouffer, mon p'tit gars. C'est du théâtre alimentaire, peut-être, mais tu es bien content qu'il te nourrisse.

**Louis** : Et le public ne s'en plaint pas. Ce soir, tout est réservé. (*S'adressant au régisseur, à l'électricien et au machiniste*) Vous rendez-vous compte des pertes engendrées par votre inconséquence ? Car, pas de recettes, pas de salaires. Y avez-vous seulement pensé, Messieurs ?

**Jacques** : C'est la grève. Et, en général, quand on se met en grève, on n'est pas payé. . Mais si on se met en grève, c'est avant tout pour avoir satisfaction par rapport à nos revendications.

**Maurice** : Par exemple, pour obtenir de meilleurs salaires.

**André** : Bah ! Ils vous arnaqueront une fois que tout sera rentré dans l'ordre. C'est dépassé, la grève !

**Jacques** : Pour vous qui servez les plats aux bourgeois, peut-être. (*se moquant des comédiens*) « Madame est servie. Madame a bien tout ce qu'il lui faut ? Monsieur n'a besoin de rien ? Le spectacle est-il à sa convenance ? Il n'y a pas de faute de goût ce soir, n'est ce pas ? » Vous jouez les utilités des bourgeois. Ils ont besoin de vous pour les rassurer sur leurs bonnes valeurs morales.

**André** : Bon, ça commence à suffire. Je n'en ai rien à foutre des grands discours moralisateurs des machinos. Le public doit venir ce soir. Nous jouerons.

**Louis** : Bien dit.

**André** : (*à Hélène et Ginette*) D'accord, les filles ?

**Hélène** (*à Jean*) : Qu'est-ce que tu en penses, Jean ?

**André** : Jean n'a rien à voir là-dedans. C'est la majorité qui décide, voilà tout. (*Aux techniciens*) On appelle ça la démocratie. Pas vrai, Messieurs les syndicalistes ? Quand vous décidez d'être en grève, vous votez à main levée et quand vous décidez de reprendre le travail, vous faites la même chose. Alors, qui est pour la reprise du travail ? (*Louis, André, Ginette lèvent la main. Hélène regarde Jean, elle hésite à lever la main*).

**Jean** : Vous jouerez sans moi.

**André** (*éclatant*) : Et voilà, je m'en doutais. Monsieur se met à l'écart de la troupe et se retire en boudant sur son rocher loin de la foule. Notre grand tragédien contemporain, qui cependant n'a pas été accepté à la Comédie Française, va nous interpréter la grande scène de l'Artiste au Service du Texte. (*ironique*) Et c'est le public qui va être servi. Monsieur va lui apporter les grands classiques immortels sur un plateau - de scène - en argent.

**Jean** : Oui, nous sommes au service du public, ainsi qu'au service des grands textes qui ont marqué l'histoire littéraire de l'humanité et notre rôle c'est de leur donner chair pour le public.

**André** : Palabres ! Tu vas faire bailler le public aux Corneille (*Rires de Louis et Ginette*) Quant à ton Racine... Molière, c'est autre chose, on se marre à ses histoires de cocus et aux fourberies de Scapin. Il y a de l'action. Le public, il aime Molière, parce que c'est l'ancêtre du boulevard. Mais, ta tragédie...Excuse-moi, mais qu'est ce qu'on s'y emmerde !

**Hélène** : Pourtant, travailler les classiques, c'est la base...

**André** : La base de quoi ?

**Hélène** : Eh bien, c'est la base du métier, pour commencer à faire ses gammes. C'est pas facile à dire, des alexandrins.

**André** : Evidemment. Mais dans la vie, personne ne parle en alexandrins. Il n'y a que dans leur théâtre classique qu'on entend déclamer en alexandrins.

**Jean** : Vous ne comprenez pas que l'alexandrin, c'est la vraie langue du comédien. Une fois sur scène, c'est ce qui le différencie de la langue des autres humains, Par l'alexandrin, il s'affranchit de l'ordinaire, il fait flamboyer la parole du poète.

**André** (*rigolant*) : L'alexandrin ! L'alexandrin ! Ça me rappelle mes débuts au caf'conc' (*il chante*) Eugénie, si tu veux me faire un plaisir extrême

Eugénie, si tu veux, viens faire un tour sur mon nœud

Génie, si tu veux me faire un plaisir...

**Maurice** : Vous... vous avez fait du caf'conc' ?

**André** : Et comment ! Tenez, je leur chantais aussi

*(trouver chanson d'époque style caf'conc')*

**Maurice** : Ah, ça, je n'aurais jamais cru. Moi, j'aime bien le caf'conc'... le théâtre aussi... mais entre nous, je préfère le caf'conc'. On rigole davantage comme vous disiez. Ah, ben ça, j'aurais jamais cru que des comédiens de théâtre viennent du caf'conc'!

**André** : Il ne faut pas se fier aux apparences, l'ami. Moi, j'ai commencé sur les planches à douze ans. C'est pas comme les jeunes d'aujourd'hui. Moi, le public, je l'ai respiré dès mon plus jeune âge. Je sais ce qu'il aime, je sais comment le caresser dans le sens du poil, je sais le flatter, éveiller sa curiosité, l'apostropher. « Ici, le public. Ici, au pied ! » Ça va faire plus de trente ans que je vis dans la même niche que lui.

**Hélène** : Et c'est parti ! André Evrard ! Sa vie, sa carrière. Aurons-nous droit à sa vie amoureuse en prime ?

**André** : Figure-toi que j'en ai chié pour devenir ce que je suis. Je n'avais pas un joli cul et une belle paire de nichons, moi.

**Hélène** : Dis, je t'en prie. Ils te plaisent assez mon postérieur et mes deux antérieurs, à ce qu'il paraît,

**André** : Ce que je voulais dire, chérie, c'est que ça a été dur pour moi.

**Hélène** : C'est dur pour tout le monde. Ce n'est pas la peine d'être vulgaire.

**Ginette** : Allons, calmez-vous, tous les deux. Alors, qu'est-ce qu'on fait ce soir ? Il faut prendre une décision. *(A Jean)* Tu ne veux vraiment pas jouer ? *(Jean ne répond pas)* Tu sais, c'est bien joli, les classiques, Jeannot, mais c'est pas ça qui nourrit son comédien. Les Grandes Œuvres ! Je ne dis pas, il en faut pour tous les goûts. C'est vrai qu'écrire des alexandrins, ce n'est pas si facile, il y a du travail. Il faut les trouver, les douze pieds et les rimes qui s'accordent ensemble. Et les réciter c'est aussi un sacré boulot aussi et je respecte le travail bien fait. D'ailleurs, si ce n'était pas des grandes œuvres, on ne les jouerait pas à la Comédie Française. Elles ont une valeur...

**Jacques** : Marchande. *(Jacques va terminer les phrases de Ginette tout en s'adressant à Maurice et Paul)*

**Ginette** : Eternelle. *(Elle poursuit)* En montant un classique au théâtre, on ne se rate pas, ça fait toujours recette. Il y a toujours du public qui vient avec sa petite famille pour faire découvrir aux enfants les auteurs qu'ils apprennent à l'école. C'est instructif.

**Jacques** : Pas à l'école ! Au lycée ! Les bourgeois amènent leur marmaille pour leur inculquer les grandes et belles valeurs de la classe dominante.

**Ginette** *(n'écoutant pas)* : Comme ça les enfants connaissent la morale.

*(Jacques et Ginette parlent en même temps).*

**Ginette** : L'honneur et le respect des traditions...

**Jacques** *(complétant)* : Le respect d'not'bon maître et d'not'bon patron.

**Ginette** : La dignité et la grandeur...

**Jacques** : ...pour les nobles et la soumission pour les larbins.

**Ginette** : La vertu des grands hommes.

**Jacques** : Les bourgeois préfèrent plutôt la petite vertu et leurs demoiselles.

**Ginette** : Mais, il n'empêche qu'au théâtre, ce qui compte, c'est d'abord les comédiens, mon petit Jeannot, et on a besoin de croûter comme les autres.

**Jacques** : Oh, quelle chute ! Alors que nous volions sur des sommets... L'honneur...la noblesse...et patatras, nous revenons au pognon.

**Jean** : Comprenez bien que si ces œuvres sont aujourd'hui des « classiques », n'est-ce pas parce que leurs auteurs ont utilisé en leur temps une langue poétique d'avenir qui a traversé les siècles et qui est encore aujourd'hui d'actualité ? Et la tragédie, dont vous vous moquez, quelle est son origine ? Ce fut le premier office religieux de l'humanité. Le chant des hommes vers les dieux pour leur demander joie, bonheur, soleil, pluie, nourriture, paix, guérison. Le chant du sacrifice du bouc que l'on donnait en offrande aux dieux.

**Louis** : C'était un grand méchoui lyrique alors ?

*(Louis, André et Ginette rient, ainsi que Maurice).*

**Jean** : Si vous voulez. Mais cela signifie qu'à l'origine le texte dramatique est de nature religieuse. D'abord, il y eut le Verbe. Quoi que vous en pensiez, votre ancêtre était le prêtre qui procédait au sacrifice et qui célébrait le rituel devant un public de fidèles...et non le comique troupié.

**André** : C'était un boucher ! La tragédie a toujours besoin de sang pour actionner ses rouages. Du sang ! Encore du sang ! Quel bel exemple pour notre jeunesse ! Dans ta tragédie, on s'étripe allègrement, mon garçon. Les enfants tuent leurs parents, les pères sacrifient leurs filles, les épouses zigouillent leurs maris, les fils couchent avec leurs mères. L'inceste est toléré, le meurtre est autorisé, le viol plébiscité. Bravo, belle mentalité !

**Louis** : Mais attention, André, toute cette sauvagerie se déroule avec tact, on s'entre-tue avec noblesse. *(S'adressant à André)* Veuillez m'excuser, mon cher André, mais je vais devoir vous trucider sur l'heure, car le code de l'honneur a été bafoué. Comprenez-vous ?

**André** *(s'adressant à Hélène)* : Savez-vous, ma chère Hélène, que je me vois dans l'obligation de vous violer sur l'heure. C'est la dure loi de la guerre, mon petit. En effet, les vainqueurs abusent de la vertu des princesses vaincues. Mais, j'accomplirai cet acte avec la plus grande distinction, croyez le bien.

**Louis** : La tragédie doit être propre. Les héros se massacreront en coulisses en évitant de tâcher leur péplum et de marcher dans les flaques de sang avec leurs cothurnes. Il faut éviter de choquer les âmes sensibles.

**Jean** : Vous pouvez vous moquer. Mais la tragédie grecque, elle, rassemblait le peuple.

**Jacques** : Le peuple ? Quel peuple ? Le peuple qui avait le droit et la légitimité de s'asseoir sur les gradins des amphithéâtres. Le peuple des privilégiés. D'après ce que je sais les esclaves n'avaient pas droit au spectacle... ni les femmes, d'ailleurs.

**Jean** : Effectivement. Eh bien, si nous devons être aujourd'hui du côté du peuple - de tout le peuple - et ne pas être du côté des exploités, soyons solidaires du monde du travail... en ne jouant pas ce soir.

**Si vous voulez connaître la suite de cette pièce écrivez-moi à :**

[jpduru@club-internet.fr](mailto:jpduru@club-internet.fr)